



HAL
open science

La taxinomie du métissage en Amérique latine.

Jean-Pierre Tardieu

► **To cite this version:**

Jean-Pierre Tardieu. La taxinomie du métissage en Amérique latine.. Les Langues néo-latines : revue de langues vivantes romanes, 1998, 305, pp.11-22. hal-04049971

HAL Id: hal-04049971

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-04049971v1>

Submitted on 27 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA TAXINOMIE DU MÉTISSAGE EN AMÉRIQUE LATINE QUELQUES ASPECTS SÉMILOGIQUES

Très tôt surgit dans la société coloniale ibéro-américaine un métissage de type triangulaire. A l'angle supérieur du triangle racial, se trouvaient les Blancs ; à ceux de la base, les Indiens d'un côté et les Noirs de l'autre. Les relations entre le sommet et la base donnèrent naissance aux Métis et aux Mulâtres. Entre les angles inférieurs apparurent les Zambos. La miscégénéation se compliqua avec le croisement de ces éléments soit avec les races initiales, soit entre eux. D'où l'apparition de nouveaux cas de figures, appelés « castas » par l'administration espagnole, qui résultaient des différentes possibilités (1). Nous traiterons ici de quelques aspects sémiologiques de la taxinomie du métissage qui découlent directement de considérations morales.

1 — Les croisements initiaux

Examinons d'abord les croisements entre les trois angles. Laissons de côté le terme *Mestizo* dont l'étymologie n'offrirait pas une connotation particulière dans un premier temps (2),

(1) Nous ne reviendrons pas ici sur les aspects historiques du métissage développés par Richard Konezke, « El mestizaje y su importancia en el desarrollo de la población hispanoamericana durante la época colonial », *Revista de Indias* 23-24, 1946, p. 7-44, p. 215-237. Pour une vision d'ensemble des études publiées jusqu'en 1960 sur le métissage en Amérique latine, on consultera : Magnus Mörner, « El Mestizaje en la Historia de Ibero-América », in : *Actas del Coloquio de Estocolmo del 19 de agosto de 1960*, México, 1961. Ce travail a l'avantage de présenter une excellente bibliographie.

(2) En 1611, Sebastián de Covarrubias, dans son *Tesoro de la lengua castellana* explique « Mestizo » de la façon suivante : « el que es engendrado de diversas especies de animales ; de verbo misceo, es, por mezclarse ».

même si par la suite il se chargea d'une valeur péjorative bien connue⁽³⁾, pour nous attarder sur les deux substantifs désignant un croisement où intervenait un Noir.

1 — 1 — Le *mulato* et le père honteux

Bien que le Noir fût présent dans la Péninsule Ibérique depuis fort longtemps, grâce à l'occupation islamique et aux échanges avec l'Afrique du Nord⁽⁴⁾, il semblerait qu'on n'ait pas éprouvé la nécessité d'un mot particulier pour désigner les êtres issus du croisement de Blancs et de Noirs. A vrai dire ils ne représentaient qu'une très faible partie de la population. L'expression *mulato* apparut, selon Corominas, en 1525, soit à l'époque où la traite des Noirs en direction des îles de la Caraïbe commençait à prendre de l'ampleur⁽⁵⁾. La miscégénéation s'effectuant entre deux êtres d'inégale valeur sociale, on se servit d'un dérivé du mot *mulo*, désignant l'hybride de l'âne et de la jument, pour exprimer le mépris que l'on ressentait envers ce Métis. Mais il pourrait y avoir plus : dans le schéma colonial, le *mulato* était manifestement un être indésirable qu'on eût bien aimé réduire à la stérilité du bardot. Le Noir était un instrument de travail — c'est l'unique raison de sa présence forcée aux Indes occidentales — dont on n'admettait pas l'accouplement avec un être supérieur. Ainsi le vocable *mulato* trahirait un souhait de castration du mulâtre.

Est-ce là une vue de l'esprit relevant de l'obsession freu-

(3) Voir : Magnus Mörner, «Teoría y práctica de la segregación racial en la América colonial española», *Boletín de la Academia Nacional de la Historia* 44, 1961, Caracas, p. 281.

(4) Voir à cet égard l'intéressant travail d'Alfonso Franco Silva, *La esclavitud en Sevilla y su tierra a fines de la edad media*, Séville: Publicaciones de la Exma Diputación Provincial, 1979 ; l'article de Vicenta Cortés Alonso, qui a fait œuvre de pionnière dans les recherches sur la présence des Noirs dans la Péninsule : « Los pasajes de esclavos de Valencia en tiempo de Alfonso V », 1^{er} Congreso internacional de Historia Mediterránea, in : *Anuario de Estudios Medievales* 10, 1962, p. 791-819. Pour une vue d'ensemble, consulter : J.-P. Tardieu, « Les Noirs en Espagne aux XV^e, XVI^e, XVII^e siècles. Brève synthèse », *Les langues néo-latines* 247, 1983, p. 27-44.

(5) Elle répondait aux sollicitations adressées le 18 janvier 1518 à la Couronne par le gouvernement des pères hiéronymites qui se firent l'écho des revendications des colons de Saint-Domingue ; voir J.-P. Tardieu, « Las Casas et les Noirs. Logique d'un revirement », *Espace Caraïbe* 3, Maison des Pays Ibériques-Université des Antilles et de la Guyanne, 1995, p. 85-104.

dienne ? Voire, à en juger par l'analyse qu'effectua un siècle après l'apparition du terme Juan de Solórzano y Pereyra dans son ouvrage *Política Indiana*, dont la première partie parut en 1629 et la seconde en 1639. S'appuyant sur la définition de Covarrubias⁽⁶⁾ et sur la *De natura historia* de Pline⁽⁷⁾, l'ancien auditeur de l'Audience de Lima écrit les lignes suivantes :

« Y los Mulatos, aunque también por la misma razón se comprehenden en el nombre general de mestizos, tomaron este en particular quando son hijos de negra, y hombre blanco, o al rebés, por tenerse esta mezcla por más fea, y extraordinaria, y dar a entender con tal nombre, que le comparan a la naturaleza del mulo... »⁽⁸⁾

L'éventuelle intégration du Mulâtre dans la société coloniale — non rejetée d'un point de vue théorique par des penseurs comme Vitoria et Zapata, affirme le chroniqueur⁽⁹⁾ —, se heurte à son origine honteuse que la société créole, imbue d'elle-même, n'est point disposée à oublier :

« Pero porque lo más ordinario es, que nacen de adulterio, o de otros ilícitos, y punibles ayuntamientos, porque pocos españoles de honra hay, que casen con Indias, o Negras, el qual defecto de los natales les hace infames, por lo menos infamia facti, según la más grave, y común opinión de graves Autores, sobre él cae la mancha del color vario y otros vicios, que suelen ser como naturales, y mamados en la leche... »⁽¹⁰⁾.

En somme le Mulâtre est la preuve irréfutable de la lascivité coupable du Blanc, honteux de la personnification de son péché sinon du péché lui-même.

(6) Covarrubias, *op. cit.* : « Mulato = El que es hijo de negra y y de hombre blanco, o al revés : y por ser mezcla extraordinaria la compararon a la naturaleza del mulo ».

(7) *De natura historia*. Voir : Livre VIII, § LXIX :

« L'expérience a montré que les produits de deux espèces différentes en forment une troisième qui ne ressemble ni à l'un ni à l'autre de ses parents, et que les animaux issus de ces croisements sont stériles dans toutes les espèces d'animaux : c'est pour cela que les mules n'ont pas de petits ».

Trad. de A. Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1952.

(8) Juan de Solórzano y Pereyra, *Política Indiana*, ed. de M. A. Ochoa Brun, B.A.E. 252, Madrid, 1972, p. 445.

(9) Francisco de Vitoria o.p., *Relecciones sobre los indios y el derecho de guerra*.

(10) B.A.E. 252, *op. cit.*, *ibid.*

1 — 2 — Le « Zambaigo » ou l'être difforme

Le nombre croissant des Métis d'Indiennes et de Noirs, esclaves des *encomenderos*, justifia la création du terme *Zambahigo* que Corominas situe vers 1560.

On fit d'abord appel pour évoquer ce croisement à des expressions conventionnelles. Dans une lettre destinée au préposé général Francisco Borja le 29 décembre 1569, le jésuite Luis López, promoteur du ministère des Noirs à Lima, traite indifféremment de *mestizos* les enfants nés d'Indiennes et d'Espagnols ou de Noirs⁽¹¹⁾. Le 25 novembre 1578, dans une cédule adressée au président de l'Audience de Mexico, le roi évoque les effets nocifs de la libre circulation parmi les Indiens des « *mulatos, mestizos y negros* » :

« Nos somos informado que es de mucho inconveniente para el bien y aprovechamiento de los indios naturales de esas provincias que anden en su compañía mulatos, mestizos y negros, porque demás de que los tratan mal y se sirven de ellos, los enseñan sus malas costumbres y ociosidad y también algunos errores y vicios que podrían estragar y estorbar el fruto que se desea para la salvación de las almas de los dichos indios... »⁽¹²⁾.

Il n'est pas impossible que, dans ce trinôme classique⁽¹³⁾, « *mestizos* » ait également un sens général. Dans une missive envoyée du Cuzco à Philippe II le 1^{er} février 1583, le père José Teruel, pour plus de précision, lui ajoute un élément fortement péjoratif :

« En todo este Reino es mucha la gente que ay de negros, mulatos, mestizos y otras misturas de gentes y cada dia crece más el número destes, y los más dellos avidos de damnato concubitu, y así muchos dellos no conocen padre. Esta gente se cria en grandes vicios y libertad, sin trabajar ni tener oficio, comen y beven sin orden y crianse con los indios y indias y hállanse en sus borra-

(11) « Los mestizos de indias y negros y españoles, es gente librássima, temerarios y sin Dios, al modo de los mulatos de España »; in : Antonio de Egaña s.j., *Monumenta Peruana. Apud Monumenta Historica Soc. Iesu*, Rome, t. 1, 1954, p. 327.

(12) *Colección de documentos para la historia de la formación social de Hispano-América, 1493-1810*, Madrid : C.S.I.C., Instituto Jaime Balmes, vol. 1, 1953, pág. 513.

(13) On le retrouve par exemple dans une lettre de la Couronne au vice-roi de la Nouvelle-Espagne en date du 18 octobre 1607.

cheras y hechizerías, no oyen Missa ni sermón en todo el año sino alguno muy raro, y así no saben la ley de Dios, nuestro criador, ni parece en ellos rastro della »⁽¹⁴⁾.

Ces quelques citations — les exemples ne manquent pas — mettent en exergue le rôle des gens d'Eglise dans la constitution de l'image négative de ces « *negros, mulatos, mestizos y otras misturas* », particulièrement nocifs pour le salut des autochtones. Ils contribuèrent fortement à la représentation que s'en fit le Conseil des Indes, lequel la réfléchissait dans sa correspondance auprès des responsables administratifs et religieux⁽¹⁵⁾ du Nouveau Monde, et à l'instauration d'un développement séparé, destiné à protéger l'ordre naturel, et dont la transgression relève du péché contre nature. Le 10 avril 1605, le Conseil des Indes adresse au licencié Alonso Maldonado de Torres, président de l'Audience de Charcas, une cédula révélatrice du cloisonnement racial que voudraient imposer les clercs :

« ...he sido ynformado que conuenia que se rrecoxiesen gran número de mulatos y zambahigos que ay en esa prouincia y en las del pirú y negros libres y mestiços rreduçiéndolos a pueblos de españoles... »⁽¹⁶⁾.

Dans *Geografía y descripción universal de las Indias*, Juan López de Velasco (1574), chroniqueur officiel du Conseil des

(14) A. de Egaña, *op. cit.*, t. 3, 1961, p. 540.

(15) Voir par exemple la cédula royale destinée le 26 janvier 1586 au président de l'Audience de Charcas :

« Yo soy ynformado que en essas provincias ay muchos negros, mulatos y mestizos y gente de otras mesturas, y que cada día va creciendo el número de ellos, y los más son mal hauidos, y que así muchos no conocen padres y todos se crían en grandes vicios y libertad, sin trauajo ni tener officios, y comen y beben sin orden, y se crían con los yndios o yndias, y se hallan en sus borracheras y hechicerías, y no oyen missa ni sermón, y así no saben las cosas tocantes a Nuestra Santa Fee Cathólica ».

In : Manuel B. de Quirós, Manuel C. Hernández, *Colección de documentos inéditos relativos al descubrimiento, conquista, y organización de las antiguas posesiones de América y Oceanía, sacados en su mayor parte del Real Archivo de Indias*, Madrid, 1864-1884, vol. XVIII, pp. 164-165.

(16) Biblioteca Nacional de Madrid (B.N.M.), ms. 2927. Pour plus de précision sur l'attitude de l'Eglise dans le problème des relations entre Métis, Noirs, Mulâtres, Zambos et Indiens, voir : J.-P. Tardieu, *L'Eglise et les Noirs au Pérou*, Paris : L'Harmattan, 1993.

Indes, fait un sort à ces *mulatos* qu'on appelle *zambaigos* en Amérique :

« *Demás de éstos [mestizos] hay muchos mulatos, hijos de negros y de indias, que se llaman zambaigos, que bienen a ser la gente más peor y vil que en aquellas partes hay ; de los cuales y de los mestizos, por haber tantos, vienen a estar algunas partes en peligro de desasosiego y rebelión ; mulatos hijos de españoles y de negras no hay tantos, por las muchas indias que hay ruines de sus personas* » (17).

A en juger par l'explication préalable fournie par López de Velasco le terme *mulato* était encore employé pour ce cas de figure, du moins dans la Péninsule. En 1605, les deux expressions ne se recourent plus, comme on le voit dans la lettre du roi au président de l'Audience de Charcas citée plus haut. Dans le groupe tétravalent qui a succédé au trinôme « diabolisé », *zambaigo* s'est donc substitué à *misturas*.

D'où vient cette forme bizarre que d'aucuns hésitent encore à employer à la fin du XVI^e siècle ? Pour Corominas le mot original *zambahigo*, apparu donc vers 1560, aurait donné *zambaigo*, forme présente jusqu'à la fin du XVII^e siècle, avant de se simplifier en *zambo*. Les deux premières syllabes proviendraient du latin *strabus* (= louche), qui aurait donné en latin vulgaire *strambus*, puis en mozarabe *eçrambo* et enfin *zambo* par métathèse. Alors que la prétendue racine latine se référerait à un défaut des yeux, son héritier espagnol ferait allusion à la constitution des membres inférieurs du Noir, aux mollets plus maigres que ceux des Européens (18). Etrange explication, avouons-le, qui oublie que le vocable *zambo* est plus tardif que *zambahigo* ! Et que faire des deux dernières syllabes «-higo» ? Il s'agirait tout simplement d'une déformation de «hijo» : la consonne fricative [x] n'existant pas dans nombre de langues africaines, elle aurait été remplacée par l'occlusive [g], courante dans les parlers de la côte. A la vérité, on ne voit pas comment se serait effectuée cette évolution. Tou cela pour dire que *zambaigo* désignerait le fils de celui qui a de maigres mollets !

(17) Juan López de Velasco, *Geografía y Descripción Universal de las Indias*, B.A.E. CCXLVIII, éd. de D. Marcos Jiménez de la Espada, Madrid, 1971, p. 22.

(18) Juan Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*, volume IV, Madrid : Gredos, 1954. L'auteur se réfère au *Buscón* de Quevedo (écrit en 1608), où apparaît « un *muletazo... zambo de piernas a lo águila imperial* ».

L'explication offerte par Fernando Ortiz n'est guère plus claire. Le mot pourrait provenir du malinké *sambango* (=cheval bai sombre) ou de *zambo* qui, au Dahomey, désignerait le crépuscule du soir⁽¹⁹⁾. L'académicien péruvien Fernando Romero éprouva dans un premier temps de l'intérêt pour cette interprétation, à laquelle il se réfère dans *Afronegrismos en el Perú*⁽²⁰⁾.

Si l'on tient compte des étymologies présentées par Corominas ou par Ortiz, qui semblent toutes deux anachroniques, la dimension dépréciative du mot *zambo* se limiterait donc à un détail somme toute secondaire de l'aspect physique du Métis de Noir et d'Indienne. On reste sur sa faim, lorsqu'on pense au portrait moral dressé par les clercs et repris par l'administration.

Il faudrait chercher ailleurs une cohérence plus significative. Pourquoi pas au Brésil ? Certes José Pedro Machado fait allusion à la théorie de Corominas, tout en insistant sur l'origine obscure du mot *Zambo*. Mais si nous partions de la racine *sambango*, comme le fit Ortiz, ne pourrions nous pas penser au vocable brésilien du Minas Gerais *sambago* qui signifie, selon Machado, «individu sans face» ? Le terme provient de *sambanga*, «dépourvu d'intelligence, de jugement, idiot, crétin»⁽²¹⁾. Cette hypothèse entre en cohérence avec les jugements ci-dessus exposés. Le passage de l'expression dans les territoires espagnols aurait pu s'effectuer au cours de la traite clandestine des Noirs avec la colonie portugaise. Resterait à élucider l'origine de cette expression du Minas Gerais. Une autre proposition d'Ortiz est fort intéressante. S'appuyant sur le *English-Congo and Congo-English Dictionary* (Londres, 1883) de Craven, Ortiz rappelle qu'au Congo, *nzambu* signifie «singe»⁽²²⁾. Cette suggestion finit par retenir l'attention de F. Romero⁽²³⁾.

(19) *Glosario de Afronegrismos, La Habana, 1924*, p. 492 ; cité par Fernando Romero, «El mestizaje negroide en la demografía del Perú », *Revista Histórica* XXVIII, 1965, p. 234.

(20) *Quimba, fa, malambo, ñeque. Afronegrismos en el Perú*. Lima : Instituto de Estudios Peruanos, 1988.

(21) José Pedro Machado, *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa*, ed. Confluência.

(22) Voir : *Nuevo centauero de cubanismos*, La Habana, Ed. de Ciencias Sociales, 1974, p. 510.

(23) *Quimba, fa, malambo, ñeque, op. cit.*

A l'appui de cette hypothèse, nous ajouterons qu'en langue fon, parlée au Dahomey, dont on connaît les relations avec le Brésil, le terme *zimwó* désigne le petit singe gris vert, le cercopithèque⁽²⁴⁾. Le suffixe «-ngo» procéderait de *un go* qui signifie «je viens». Ainsi *sambango* voudrait dire «celui qui vient du petit singe gris vert». Au groupe consonnantique «-ng», difficile à prononcer pour un européen, se serait adjoint la voyelle «i», peut-être sous l'influence de l'expression *inga*, bien connue dans la vice-royauté du Pérou, ce qui aurait donné la forme *sambaigo*, après la chute de la consonne nasale.

2 — Les croisements complexes

A vrai dire *misturas* avait un sens suffisamment ouvert pour faire allusion à des croisements complexes qui se manifestaient déjà à la fin du XVI^e siècle, et qui n'auraient rien de bon, selon le principe que les mélanges s'éloignent de la pureté initiale.

2 — 1 — Du terme familier à l'expression comique

Le complexe de supériorité qui animait l'élite ibéro-américaine ne diminua pas avec le temps, comme si elle voulait exorciser ses propres doutes ou se protéger de toute contamination disqualifiante. La pigmentocratie, à laquelle se réfèrent plusieurs auteurs⁽²⁵⁾, imposait pour le moins le respect des apparences : le statut social héréditaire était intimement lié au phénotype. De sorte que la complexité de la miscégénéation ne suffit pas à expliquer le caractère embrouillé de la classification raciale, dont la liste attire l'attention par sa terminologie profondément méprisante et significative de l'orgueil de classe.

Jorge Juan et Antonio de Ulloa dans leur *Relación Histórica del viaje a la América Meridional* recueillirent celle qui était en usage à Carthagène des Indes en 1735 et que schématise le tableau suivant :

(24) Voir : Jean Rassinoux, *Dictionnaire Français-Fon*, éd. provisoire, Cotonou, 1972.

(25) Voir : Aquiles Escalantes, *El negro en Colombia*, Bogotá : Universidad nacional de Colombia, 1964, p. 135.

| CATEGORIE | QUALITE |
|------------------------------|---|
| — Croisement Blancs et Noirs | |
| Mulato | Blanco + Negro |
| Tercerón | id. + Mulato |
| Cuarterón | id. + Tercerón |
| Quinterón | id. + Cuarterón |
| Español | id. + Quinterón |
| — « Intercadencias » | |
| Zambo | Negro o Mulato + Indio |
| Tente en el aire | Tercerón + Mulato |
| | Cuarterón + Tercerón |
| Salto atrás | Cuarterón o Quinterón + Mulato o Tercerón Mulato o Tercerón + Negro |

Juan et Ulloa eurent l'occasion de noter combien les habitants du grand port de traite de la Caraïbe étaient attachés à leur catégorie :

« Es tanto lo que cada uno estima la gerarquía de su casta, y se desvanece en ella, que si por inadvertencia se les trata de algún grado menos, que el que pertenece, se sonrojan, y lo tienen a cosa injuriosa, aunque la inadvertencia no haya tenido ninguna parte de malicia; y avisan ellos al que cayó en el defecto que no son lo que les ha nombrado, y que no les quieran substraer lo que les dio su fortuna » ⁽²⁶⁾.

Les deux voyageurs n'oublièrent pas de préciser que les castes citées étaient les plus connues. Cette classification sommaire fait apparaître deux choses. D'abord la terminologie utilisée pour désigner un rapprochement du Blanc pur par diminution de l'apport noir relève de la numérotation ordinale, jusqu'à ce que le phénotype ne trahisse plus le croisement initial, c'est à dire à la cinquième génération. Parvenu à ce stade, sans autre altération récessive, l'individu entrait dans la catégorie des Espagnols dont relevait son trisaïeul : on connaît les arrangements auxquels donnait lieu cette échelle des valeurs ⁽²⁷⁾. L'augmentatif «-ón», servant

(26) Jorge Juan y Antonio de Ulloa, *Relación histórica del viaje a la América Meridional*, ed. de José P. Merino Navarro et Miguel M. Rodríguez San Vicente, Madrid : F.U.E., 1978, t. 1, p. 41-42.

(27) En particulier la coutume d'acheter des certificats d'appartenance à une caste supérieure (*cédula de gracias al sacar*).

à la substantivation, ne semble posséder ici aucune nuance péjorative. La classification ordinale inversée traduit au contraire un dynamisme positif, un effort louable dans le recouvrement du phénotype idéal, dans la quête de la pureté, somme toute dans la lutte contre le péché originel.

Il n'en va pas de même des locutions se référant à une altération récessive, difficile à déterminer d'ailleurs, étant donné la multiplicité des possibilités. D'où le fait qu'une même expression peut recouvrir plusieurs possibilités. Le phénomène étant mal perçu, la classe dominante le qualifie d'une expression comique signifiant l'arrêt du dynamisme positif (*tente en el aire*) ou même le recul (*salto atrás*)⁽²⁸⁾. Le caractère burlesque de la représentation trahit le jugement. Le discours moral explicite des premiers documents évoqués est devenu implicite⁽²⁹⁾. Mais il y a plus grave.

2 — 2 — De la classification pigmentaire à la taxinomie zoologique

Les contrats de vente faisaient souvent appel, souligne Gonzalo Aguirre Beltrán, à une classification basée sur les nuances pigmentaires. Ainsi pour les Noirs de couleur foncée on utilisait l'adjectif *atezado*, que l'on trouve de façon courante dans la littérature classique espagnole et dans la littérature hispano-américaine contemporaine⁽³⁰⁾. Le qualificatif *amembrillado* était plus technique. Pour les Mulâtres, les expressions *mulato blanco*, *mulato claro*, *mulato morisco*

(28) On trouve également les expressions *ahí te estás* et *negro torna atrás* qui figurent en particulier dans les légendes de différentes séries de tableaux représentant les possibilités de métissage. Ces représentations iconographiques, qui constituent treize séries se trouvant au Museo de América de Madrid, à la Real Academia de la Lengua de Madrid, au Museo Etnológico de Madrid, au Museo Nacional de México, à Séville, à Paris, à Londres et Vienne, ont fait l'objet de plusieurs études, complétées de façon méthodique par Isidoro Moreno Navarro, *Los cuadros del Mestizaje Americano. Estudio Antropológico del Mestizaje*, Ed. José Porrúa Turanzas, Madrid, 1973.

(29) Gilbert Varet rappelle que la race opprimante commet l'erreur du racisme « en la traitant par prétérition, en s'en gaussant ou en ironisant avec légèreté à son sujet... »; in : *Racisme et philosophie. Essai sur une limite de la pensée*, Paris : Denoël, 1973, p. 32.

(30) Voir : J.-P. Tardieu, *Le Noir dans la littérature espagnole des XVI^e et XVII^e siècles*, thèse de doctorat de troisième cycle, Bordeaux, 1977. Le terme proviendrait d'un mot arabe (*agteṣ*) signifiant obscur.

servaient à désigner les Mulâtres dont le teint s'approchait de celui des Blancs, argument de poids pour les maîtres à la recherche d'esclaves d'apparat. Dans le cas contraire on parlait de *mulato prieto*. Au lieu de *zambo*, on avait aussi l'habitude de dire *mulato pardo* et le *mulato lobo* était le fils de ce dernier et d'une Indienne⁽³¹⁾. Cette classification mercantile, qui allait souvent de pair avec les connaissances techniques de l'esclave, justifiait naturellement les différents prix que pouvait atteindre l'homme-marchandise, mettant particulièrement en exergue la transcendance du phénotype.

L'anthropologue mexicain souligne également l'existence d'une classification euphémistique avec des qualificatifs comme *lobó* ou *coyote*. On citera aussi l'expression *zambo cabra* (synonymes : *zambo grifo* ou *zambo retorno*) qui désigne au Mexique l'être issu du croisement Noir-Mulâtre. Cette taxinomie zoologique est employée en particulier pour des croisements des Mulâtres avec la race autochtone, aberration dégénérative qui, pour les maîtres, se rapprochait de l'animalité. Par cet aspect leur attitude annoncerait en quelque sorte les théories plus tardives exprimées par Gobineau dans son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855)⁽³²⁾. D'ailleurs cette taxinomie ne disparaît pas avec l'établissement au début du XIX^e siècle des classifications qui se voulaient érudites, mais qui ne furent guère employées, étant donné leur confusion et leur complexité excessive. On la retrouve parmi les qualificatifs cités par Aguirre Beltrán : *albino*.

(31) Pour les variations sémantiques de la taxinomie employée dans les légendes des séries iconographiques, voir : Isidoro Moreno Navarro, *op. cit.* Arthur Ramos précise qu'au Brésil le peuple n'accepta pas d'utiliser une classification qui correspondait à des pourcentages de sang blanc ou noir (si l'on peut employer cette terminologie dépourvue de fondement scientifique). Il préférerait user d'expressions semblables à celles que nous venons de noter, comme *mulato claro*, *mulato escuro*, *cabra*, *pardo*, *moreno*, *branco-da bahia*; in : *Le métissage au Brésil*, Paris : Hermann et C^{ie}, 1952, p. 56.

(32) Claude Lévi-Strauss rappelle que pour Gobineau « les grandes races primitives qui formaient l'humanité à ses débuts - blanche, jaune, noire - n'étaient pas tellement inégales en valeur absolue que diverses dans leurs aptitudes particulières. La tare de la dégénérescence s'attachait pour lui au phénomène du métissage plutôt qu'à la position de chaque race dans une échelle de valeurs commune à toutes... ». In : *Race et histoire*, Paris : Ed. Gonthier, p. 10.

cambujo, *albarazado*, *barcino*, *chamiso* et *gibaro* ⁽³³⁾ ou par Rolando Mellafe : *cachos*, *chinos*, *jorocho*s et *loros* ⁽³⁴⁾.

Avec ces taxinomies, la transgression de l'ordre naturel perd sa dimension éthique au profit de son caractère social, l'homme Blanc représentant l'étape la plus avancée de l'évolution animale, le dernier maillon dans la chaîne du progrès positiviste.

Si nous avons fait appel aux études d'Aguirre Beltrán et de Mellafe, c'est pour mettre en valeur l'évolution de la taxinomie raciale aux Amériques de langue espagnole. Au XVI^e siècle, les clercs voient d'un mauvais œil le métissage triangulaire blanc-indien-noir, dont le résultat leur semble préjudiciable pour leur mission évangélistrice auprès des autochtones. Le vocabulaire employé, d'ordre moral au début, fuit par se charger de connotations péjoratives. Avec le développement de l'esclavage au cours des siècles, et par conséquent du métissage, on assiste à une complexification du système de castes destinée à justifier le pouvoir de l'élite blanche ou prétendue telle, car en définitive seul le phénotype compte. La terminologie est alors empruntée à un registre condescendant au mieux, comique au pire. Enfin le racisme s'affiche ouvertement avec le recours à la taxinomie zoologique qui situe particulièrement bien l'homme de couleur dans l'échelle des valeurs de la société esclavagiste.

Jean-Pierre TARDIEU
Université de La Réunion

(33) Pour plus de détails, voir l'excellente analyse que consacre Gonzalo Aguirre Beltrán aux caractéristiques somatiques dans son livre *La Población negra en México*, Mexico : F.C.E., 1972, p. 153-179.

L'albinisme est plus fréquent chez les animaux que chez l'homme, et dans ce cas, il a été pendant longtemps considéré comme un caractère pathologique. *Cambujo* était utilisé initialement pour désigner le cheval au poil roux ; *barcino* s'appliquait aux animaux de poil blanc, gris ou roux ; *chamizo* désignait la couleur d'un arbre roussi par le feu.

(34) *Cacho*, du latin *quassus* (pp. de *quatio*), «ébranlé, abattu, renversé», relève des expressions désignant l'arrêt du dynamisme positif dont j'ai parlé plus haut. *Chino*, propose García Icazbalceta dans *Vocabulario de Mexicanismos* (1905), hypothèse reprise par I. Moreno Navarro, pourrait procéder du mot quetchua *china* qui correspond à la femelle de n'importe quel animal, avec extension aux Indiennes de service. *Jorocho*, de l'arabe *jaro*, désigne le sanglier. Voir : Rolando Mellafe, *Breve historia de la esclavitud en América latina*, Mexico : Ed. SepSetentas, 1973, p. 130-132, et I. Moreno Navarro, *op. cit.*, p. 141-143.